



## LES VERTUS

## À TRAVERS LE TEMPS

En cette fin d'année, nous avons encore bien travaillé.

D'abord la visite du château d'Ecouen a eu lieu, une, vingtaine de personnes y ont participé. Toutes ont été ravies par la beauté et l'abondance, des objets de toutes sortes, datant de la Renaissance, que ce château contient.

Le 23 novembre, le 3 ème tome d'Aubervilliers à Travers les Siècles, a été présenté à l'Espace Renaudie. Ce tome, consacré à Aubervilliers sous le règne de Louis XIV, est en vente dans les Librairies au prix de 75 frs et de 60 frs au siège de la S.H.V.A., mais vous avez certainement reçu toutes ces précisions.

Les 11 et 12 décembre, nous avons participé à la Fête du Livre qui a eu lieu à l'Espace Rencontre.

Par ailleurs, l'augmentation du prix des timbres a contraint le Bureau de voter l'augmentation du prix des cotisations. Celles-ci sont portées, pour les membres actifs, à 60 frs pour 1994. Nous vous rappelons que vous pouvez aussi cotiser en tant que membre honoraire : 200 frs minimum, pouvant être déductible des impôts.

Voilà pour cette fin 93.

En vous adressant mes meilleurs vœux à l'occasion de cette nouvelle année, je vous donne rendez-vous au mois de juin.

La secrétaire

G. GOULM



Des membres de la S.H.V.A. en visite au château d'Écouen  
le 6/11/1993

## **SCENES ET METIERS DE LA RUE DANS LES ANNEES 1930**

Au début des années 1930, Aubervilliers était déjà, depuis des dizaines d'années, une ville essentiellement industrielle, mais gardait encore des restes de son activité maraichère, quoique de nombreuses parcelles de terrain étaient déjà abandonnées, trop petites ou trop irrégulières pour pouvoir être clôturées. Et une grande partie de la population, d'origine paysanne, transplantée par la misère, gardait la nostalgie de ses origines campagnardes.

L'automobile avait supplanté le fiacre, le camion remplaçait le tombereau ou la charrette, la bicyclette était plus que jamais "la petite reine".

Bien qu'une bonne partie de leur production soit vendue à Aubervilliers, les cultivateurs partaient encore pour les halles. A l'occasion ils transportaient des passagers.

Gisèle GOULM m'a raconté qu'elle a failli naître dans les choux : faute de trouver un taxi, sa mère, enceinte, avait été transportée à l'hôpital Saint-Louis par un cultivateur, dans une charrette chargée de choux, et qui avait atteint l'hôpital juste à temps.

Les laitiers nourrisseurs fournissaient une grande partie du lait consommé dans la cité. Il y en avait un rue de La Courneuve et un autre au 2 de la rue Nicolas Rayer.

Dans la cour de cet immeuble, car cette "vacherie" se trouvait au rez-de-chaussée d'un immeuble d'habitation, on pouvait, de temps en temps voir ferrer un cheval.

Les tombereaux et les charrettes étaient encore nombreux, et, rue Heurtault, un cocher conduisait, chaque jour, son fiacre jusqu'au Bois de Boulogne, et ceci jusqu'aux années 1950.

Les déménagements à faible distance se faisaient encore à voiture à bras, et, presque vers 1960, il existait un loueur rue Ferragus.

Les rues étaient un lieu de travail, un terrain de jeux, et offraient le spectacle de nombreuses activités.

Je me souviens de la porteuse de journaux, une femme âgée, toute petite, toute ridée, chargée d'un énorme sac de cuir et qui livrait à domicile le "Petit Parisien", le "Petit Echo de la Mode", et d'autres journaux et publications populaires. Une fois par semaine, un vendeur de magazines périmés passait dans

les rues et faisait retentir d'une voix sonore "L'Epatant, le Petit Illustré, l'Intrépide, Cri-Cri, les Belles Images, le Film Complet, toute la poignée pour un franc".

Le jeudi, rue Heurtault, rue Nicolas Rayer, rue du Port, rue des Sablons (c'est l'actuelle rue du Colonel Fabien), passait une petite voiture tirée par un âne adorable.

Tous les cinquante ou cent mètres, elle s'arrêtait et son propriétaire tournait la manivelle d'un magnifique orgue de Barbarie, décoré de sculptures dorées.

Les enfants fascinés, les yeux écarquillés d'admiration regardaient le merveilleux appareil avaler, lentement, un long feuillet de carton perforé, plié en accordéon, et dont les trous engendraient une merveilleuse musique. Soixante ans après, je me remémore encore leurs airs.

Sur le marché de la mairie, à l'angle de la rue Ferragus et de la rue du Goulet, devant le bâtiment alors tout récent, mais aujourd'hui disparu, qui abritait les bains-douches, il y avait souvent un groupe de musiciens, généralement un accordéoniste, un saxophoniste, un violoniste et un chanteur.

Ils exécutaient les couplets à la mode, des extraits de l'opérette "L'Auberge du Cheval Blanc", des chansons d'Alibert, de Georgius, de Damia, de Maurice Chevalier ou de Mistinguett et vendaient les "petits formats" reproduisant paroles et musique de ces œuvres.

Les rues étaient le domaine de nombreux commerces.

"Les marchands de plaisir", dont j'ai souvent lu qu'ils avaient disparu au début du 19<sup>ème</sup> siècle, existaient encore à Aubervilliers. L'un d'eux passait toutes les semaines, portant devant lui un gros cylindre de tôle d'une trentaine de centimètres de diamètre, suspendu à une courroie de cuir. Il proposait des "plaisirs", sorte de gaufrettes de biscuit feuilleté, en forme de quart de cercle.

Deux ou trois fois par semaine, la marchande des quatre-saisons poussait sa voiture de location et vendait fruits et légumes de saison.

Il y avait aussi des marchands ambulants d'escargots et des marchands de glace. Mais ils vendaient des sorbets de glace colorée et parfumée et non des crèmes glacées, comme ils le font aujourd'hui.

Je me souviens avoir vu, à plusieurs reprises, des marchands de fromage de chèvre. Ils étaient deux ou trois, marchaient sur de longues échasses et servaient directement les clients du premier étage. Un ou deux de leurs compagnons étaient à pied, comme vous et moi, veillaient sur les quelques chèvres qui les accompagnaient et vendaient leurs fromages aux simples piétons. On disait que

ces échassiers venaient d'un pays mystérieux et lointain : "Les Landes", où tous les gens marchaient sur des échasses et qu'ils étaient venus ainsi à Paris.



Un tombereau, chargé de légumes, prêt à partir aux halles

Parfois aussi des messieurs vêtus d'une façon inhabituelle passaient de rue en rue, de cour en cour. Ils portaient une planche de bois d'un mètre de long, large de vingt centimètres, autour de laquelle étaient enroulés 20 ou 30 mètres de tissu de toile d'un blanc écru. "Pour faire des draps, Madame, c'est vraiment pas cher" disaient-ils en un français hésitant, avec un drôle d'accent. "Nous sommes Flamands, des marinières, on amène ça en contrebande, dans la cale de nos péniches" expliquaient-ils pour attirer la confiance et la sympathie de leur clientèle. J'ai passé mes nuits d'enfant dans des draps de contrebande.

Certains marinières vendaient du tabac de contrebande, en paquets imbibés de bière (pour être plus facilement comprimés et conservés, disait-on). Pour rouler une cigarette, c'était nettement moins cher que le "gris", d'usage courant dans les classes populaires (les "Gauloises" et les "Celtiques" étaient vraiment trop chères pour les ouvriers).

Souvent passait un chiffonnier. Il trônait sur le siège de sa voiture et de la voix, il dirigeait un cheval efflanqué. "Chiffons, marchand d'habits, peaux de lapins, ferraille à vendre" Malgré son cri, il ne vendait rien, il achetait. On lui apportait des peaux de lapins, peaux retournées et bourrées de paille, qui avaient séché deux ou trois mois, pendues aux fenêtres. Car beaucoup élevaient dans l'arrière-

cour, ou avaient rapporté de la campagne le lapin dont le civet régala la famille les jours de fête. On gardait, pour la vendre au chiffonnier, la peau, qui finissait sous forme de fourrure sur le dos d'une commerçante ou d'une petite bourgeoise.

Le chiffonnier achetait également des vieux habits, des chiffons, de vieux objets ménagers en métal, le tout au poids : il était équipé d'un peson, ou d'une balance romaine, qu'il tenait à bout de bras, et au crochet duquel il accrochait le sac ou l'objet qu'on lui proposait.

D'autres artisans parcouraient également les rues et offraient leurs services.

D'abord le rémouleur. Son équipement, il l'avait construit lui-même : un châssis de bois muni de deux roues de bicyclette. Pour travailler, il s'asseyait sur une planche formant banquette. Avec ses pieds, il manœuvrait deux planches formant pédales, qui, par l'intermédiaire de deux manivelles, faisaient tourner une grande roue. Une courroie plate, en cuir, permettait de démultiplier le mouvement en faisant tourner rapidement une meule de grès. En deux minutes, les lames émoussées ou ébréchées des couteaux ou des ciseaux avaient retrouvé leur tranchant.

Le vannier passait plus ou moins régulièrement. Assis contre un mur, sur un tabouret très bas, et avec des lanières d'osier, il réparait adroitement les sièges que certains tenaient de leurs parents et qu'ils comptaient retransmettre à leurs enfants.

Il y avait également les derniers réparateurs de faïence et de porcelaine qui recollaient les morceaux d'assiette ou de vase, ainsi que les derniers rétameurs, mais ceux-là, je ne me souviens pas d'en avoir vu : ils plongeaient dans un bain d'étain en fusion les vieux couverts de fer et leur redonnaient pour deux ou trois ans un éclat incomparable.

Mais la rue était également le théâtre d'activités non commerciales.

Souvent on voyait passer un homme ou un groupe de deux ou trois enfants. Ils poussaient une brouette et, à l'aide d'un balai et d'une pelle, ramassaient le crottin de cheval, bien frais, ou déjà séché, il allait enrichir la terre d'un jardin ouvrier ou d'un petit maraicher.

La rue était riche d'autres spectacles et de distractions. Sur les trottoirs de terre battue, encore nombreux, les garçons jouaient aux billes, sur les trottoirs goudronnés (l'asphalte était alors peu utilisé) ils jouaient au "foot", sur un "terrain" tracé à la craie et grand de 5 à 6 mètres carrés : avec une pièce de bronze de 25 sous, qui venait d'être démonétisée, ils poussaient un jeton dans les buts adverses. Les filles elles, jouaient à la marelle, poussant à cloche-pied un

palet de bois de la case de départ "la terre" à la case d'arrivée "le ciel", en passant par plusieurs cases intermédiaires.

Dans beaucoup de rues, où ne passaient qu'une ou deux voitures par jour, les jeux de balle ou ballon, en particulier "la balle au chasseur" se pratiquaient sans danger, sinon pour les vitres des riverains.

Les enfants jouaient beaucoup aux gendarmes et aux voleurs. Les "gendarmes" tenaient leur rôle à contrecœur, mais il fallait bien se dévouer en attendant impatiemment d'être "voleur".

Enfin, le grand plaisir, c'était quand une voiture ou une moto étaient arrêtées, de se pencher sur le compteur de vitesse, et de dire avec une admiration chargée d'un peu de doute : "120 kilomètres à l'heure ! Tu te rends compte, 120 kilomètres en seulement une heure !".

Le soir, en été, on allait parfois sur les bords du canal, en particulier sur ce qu'on appelle aujourd'hui "la friche Sellier-Leblanc". C'était l'ancienne zone militaire du bastion, depuis longtemps disparu, des fortifications de 1832, qui avait été petit à petit remblayée, et qu'on appelait alors "la décharge Saint-Gobain". L'herbe y poussait. Près du pont de chemin de fer, il y avait quelques jardins ouvriers où resplendissaient de magnifiques pavots. Parfois, plus de 100 personnes étaient assises sur une couverture servant de tapis. Les adultes se reposaient des fatigues de leur travail et bavardaient en buvant un verre de cidre pendant que les enfants couraient à la chasse aux hannetons.

Parfois, un cinéma ambulant, tenu par des gitans, s'installait deux ou trois jours et passait un vieux film muet ; c'était le dernier soubresaut d'une activité autrefois florissante, tuée par l'avènement du cinéma parlant.

Mais il faudrait également parler des cirques, messageries et théâtres ambulants et de leurs défilés à travers les rues d'Aubervilliers.

Je m'en souviens...

Mais peut-être vous en souvenez-vous également. Alors dites-nous le.

Daniel LANCIA

Sources : Souvenirs personnels.

Nous avons regroupé les numéros du 4 au 13 et du 14 au 23 de notre bulletin. Vous pouvez vous procurer chacun de ces recueils au prix de 20 frs au siège de la S.H.V.A. ou de 30 frs frais d'envoi compris.



## **IL Y A CINQUANTE ANS LA CROIX-ROUGE D'AUBERVILLIERS ETAIT AU MILIEU DES COMBATS**

1943 : le moment le plus "pointu" de la dernière guerre. C'est le 19 mai 1943 que, par ordre de mission du Directeur général de la Croix- Rouge, Raymond LABOIS fonda celle-ci à Aubervilliers. Bientôt, 150 équipiers et équipières se tinrent disponibles à tout moment pour se rendre sur les lieux des bombardements de la région (Noisy-1e-Sec, Saint-Denis La Chapelle, rue Bisson à Aubervilliers entre autres), à se tenir prêts à intervenir durant les alertes aériennes. Mais ce fut pendant les combats de la Libération d'Aubervilliers que l'action de ces femmes et de ces hommes, dont beaucoup étaient jeunes, fut la plus engagée, la plus dure, la plus nécessaire, la plus risquée. Comment se déroula le travail des "Equipes d'Urgence" pendant les combats d'août 1944 dans notre commune ? C'est ce que nous allons raconter succinctement.

L'action de la Croix-Rouge commença le jeudi 17 août 1944. Celle-ci reçut mission, à 21 H 30, de remplacer "Police-Secours" qui s'était mise en grève et, pour ce faire, d'occuper le commissariat de police dans le square. Les équipes d'urgence furent appelées de nombreuses fois pour relever et transporter morts et blessés. Le dimanche 20 août ordre fut donné aux équipes de quitter les locaux en raison d'incidents graves qui s'étaient produits dans des commissariats de Paris et dont furent victimes des équipiers de la Croix-Rouge. Le poste de secours se replia dans les locaux de la Justice de Paix qu'il dut aussi quitter en raison des projectiles dirigés contre le Commissariat de police et qui risquaient d'atteindre le bâtiment du Tribunal. Un P.C. provisoire fut établi au poste sanitaire de la Défense Passive ouvert à l'école Paul Doumer, le dimanche vers 17 H. Le transfert eut lieu sous les rafales de balles et sous la menace des voitures allemandes qui sillonnaient la commune. Une morgue ayant été installée par la Croix-Rouge dans le gymnase Paul Bert, rue des Cités, dès les premiers jours des événements sous la responsabilité de Lucien Alexandre, on y transporta les corps déchiquetés de plusieurs victimes d'obus de chars allemands. Ce service dura dix jours dans des conditions pénibles d'hygiène, en plein mois d'août, surtout en raison de la pénurie de cercueils pour les 43 morts (dont 4 soldats allemands) qui avaient été amenés là. Aubervilliers compta plus de 60 tués civils et F.F.I., et environ 80 blessés dont un certain nombre tombèrent sur les barricades que les Allemands attaquèrent durement avec leurs chars et leur armement lourd et léger. Quand le P.C. de commandement des équipes d'Urgence fut établi régulièrement à son poste normal, avenue de la République, en plein centre de gravité des combats et d'où partirent les principaux secours, un grave incident se produisit. Une des équipes d'Urgence fut capturée par une vingtaine d'Allemands armés jusqu'aux dents et ramenée par ceux-ci au P.C.

dans lequel ils voulurent pénétrer de force sous prétexte qu'il y aurait eu des F.F.I. cachés dans ces locaux. Les Allemands, armes braquées, affolés dans leur fuite, étaient menaçants, tirant des rafales de mitrailleuse sur les maisons voisines sans aucune raison. Après une violente et rapide discussion avec Monsieur LABOIS qui leur fit comprendre qu'ils n'avaient pas le droit d'attaquer les lieux où se trouvait la Croix-Rouge reconnue par les Conventions Internationales, ils libérèrent leurs otages et s'enfuirent tout en continuant de tirer dans toutes les directions.



Sur cette photo prise en août 1944, au cours d'une accalmie, pendant les journées de la Libération d'Aubervilliers, on reconnaît :

Raymond LABOIS (assis au centre), Lucienne MAURICE, Mireille LABOIS, Jules BATISSE, Gabrielle CHIANELLI, Marcelle ROUTAND, Maurice TAINÉ, Maurice GUILLEMOTEAU, Jacqueline ZONARO, Eugène ROUSSEL, Charles PETIT.

De nombreuses fois les équipiers se trouvèrent au milieu de la mitraille sur la place de la Mairie en particulier, et sous le feu des véhicules blindés, notamment Avenue Victor Hugo, près du passage des Chalets, où l'on releva sept victimes de tirs de chars. Les voitures de secours furent attaquées et touchées par des balles qui, heureusement, ne firent pas de victimes.

Après 10 jours d'une intense activité, et après avoir pu organiser l'inhumation des 43 morts, les services de secours cessèrent le dimanche 27 août sur ordre de la Direction de la Croix-Rouge de Paris, les Allemands ayant dû s'enfuir non sans avoir fait de nombreuses victimes dans notre commune.

La Croix-Rouge avait bien rempli sa mission humanitaire.



En raison de leur action 14 membres des Equipes d'Urgence de la Croix-Rouge d'Aubervilliers furent intégrés aux Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) par le Conseil National de la Résistance et une vingtaine reçurent la Médaille de la Croix- Rouge, dans la Cour d'Honneur des Invalides, en 1945.

Raymond LABOIS

Sources : Souvenirs personnels.

## **APRES QUELQUES RECHERCHES EN GENEALOGIE QUE DE SURPRISES !**

Née à Aubervilliers en 1927, chemin du Montfort, près de la route de Flandre et élève de l'école du Montfort dès 1930, d'une mère née à Aubervilliers 89, rue du Vivier, élève à l'école Paul Bert dès 1911, je me croyais issue d'une vieille famille d'AUBERVILLIERS.

Cela ne date que du mariage de mes grands-parents : 4 février 1882. Ils s'installent au Montfort en 1911, construisent eux-mêmes le petit pavillon en parpaings de mâchefer récupéré dans les déchets de "l'usine à gaz". C'est là que je suis née.

De 1882 à 1911, ils vivent entre "pays" rue du Vivier près des Quatre-Chemins, quartier dit "la petite Prusse".

Avant son mariage ma grand-mère vit chez ses parents, la famille PEIFFER, dans le quartier-village La Villette, depuis 1861.

D'où venaient-ils :

- Ma grand-mère, les PEIFFER de Vahl-Ebersing en Moselle, famille connue depuis 1674.
- Mon grand-père, les VOELCKER d'Ingwillers, de ce côté là je n'ai pas terminé, je ne suis remontée qu'aux années 1750.

Bien sûr je les retrouve dans la liste des 1450 citoyens d'Aubervilliers qui optent pour la France en 1872. Mes débuts en généalogie m'ont fait aligner un certain nombre de patronymes, et chose curieuse, ils se répètent souvent, s'entrecroisent...

Je constate que :

1 ° Sur ces 1450 personnes 208 sont Alsaciens et 1242 Lorrains.

2 ° Que ces familles lorraines sont toutes issues de la Moselle et plus précisément de l'arrondissement de Sarreguemines.

Une fois cette première constatation faite sur les patronymes (rien de plus normal pour la généalogiste-amateur-débutante que je suis), un second étonnement : 150 familles viennent du même village LEMBERG et s'installent dans le quartier de La Villette les Quatre-Chemins, donc PARIS 19 ème, PANTIN et AUBERVILLIERS.

Elles sont là depuis une dizaine d'années à la déclaration de la guerre de 1870.



Un groupe de lorrains locataires du 89, rue du Vivier  
(Actuelle du Henri Barbusse)

D'abord les hommes sont venus seuls. Ils vivent dans des "garnis" à plusieurs dans la même case, avec fenêtre ou sans fenêtre, avec le feu, c'est-à-dire cheminée ou sans cheminée, le toit en carton bitumé, les chevaux abrités sous le même bâtiment entre deux cases.

Ils travaillent comme cochers, journaliers aux fondoirs, cotonniers, scieurs de boutons, maçons... ouvriers verriers, maîtres verriers, tailleurs sur cristaux.

Dès 1860 on trouve quelques mariages. Exemple : en 1866 sur 78 mariages à Aubervilliers, 17 couples sont natifs de la Moselle.

Puis les femmes arrivent, nous les retrouvons comme cotonnières, giletières, ouvrières en textile et parfumerie.

Des familles se regroupent par quartier, par immeubles, les familles amies marient leurs enfants et c'est ainsi que la généalogie devient pour certains un vrai jeu de piste.

En 1872, une famille connue dans la région de LEMBERG depuis 1650, arrive à PARIS. Mon père y naîtra en 1904 et épousera ma mère en 1926 à AUBERVILLIERS. Il s'agit de la famille UNTERREINER.

Je ne peux reporter là toute la liste de ces Alsaciens-Lorrains qui ont opté pour la France en 1872 dans le bureau de l'état-civil de la mairie d'Aubervilliers mais, parmi ceux du département de Sarreguemines, nous trouvons entre autres les familles : BRISEBOIS, FINCK, HEITZMANN, JOCHEM, KARMAN, KRIEGEL, LUTZ, OSWALD, PEIFFER, SCHWEITZER, SCHAEFFER, SCHNEIDER, UNTERREINER.

### SOMMES-NOUS TOUS COUSINS ?

En consultant les registres de l'état-civil en 1993, j'imagine ce qu'auraient pu être mes rapports avec certaines personnes côtoyées à l'école, dans mon quartier, mon emploi, ma vie à Aubervilliers durant ces 66 années. Que d'échanges et de rapprochements perdus avec les aînés... Le savaient-ils que nous étions tous des descendants de couples nés, baptisés, mariés dans les mêmes villages de LORRAINE.

Si vos ancêtres sont originaires de la MOSELLE, venez nous rejoindre, avec vos connaissances et vos souvenirs familiaux<sup>1</sup>.

Liliane UNTERREINER-GINER

Sources : Registres d'état-civil de la Mairie d'Aubervilliers et des Archives Municipales

Registres d'état-civil du 19<sup>ème</sup> arrondissement.

Archives de Paris, boulevard Serrurier. La Généalogie Lorraine.

---

<sup>1</sup> Exemple de ce qu'on peut trouver. Pour d'autres régions : des adhérents y travaillent.

## COURRIER DES LECTEURS

"... J'ai beaucoup apprécié le texte relatif aux "lavandières", qui m'a rappelé de vieux souvenirs. En effet, mes grands-parents, chez qui j'habitais avec ma mère, veuve, et mon frère et ma sœur, rue de l'Union N°52-54, ont été les témoins de notre quartier. Je l'ai quitté en mars 1935, à mon grand regret.

Ma mère allait régulièrement au lavoir de la rue des Cités et, après 16 heures, avec mon goûter, j'allais la retrouver, à demi étouffée par la vapeur de l'eau bouillante et les oreilles obstruées par les cris, les rires, parfois les disputes aussi. J'aidais à ramener le linge dans la lessiveuse. Les lavandières avaient presque toutes des sabots de bois et de grands tabliers. Parfois j'y allais seule pour porter des draps à laver. J'avais une camarade de classe, nommée Fernande Berlique, dont les parents tenaient un café rue des Cités.

Jusqu'à l'âge de treize ans, j'ai habité rue de l'Union. Nous vivions à six dans deux pièces, sans eau, sans évier, sans électricité jusqu'à mes neuf ans, faisant mes devoirs sous la lampe à pétrole à suspension. Nous avions très peu de place pour nous mouvoir.

... J'ai conscience aujourd'hui des miracles que devaient faire ma mère et ma grand'mère pour que nous soyons impeccablement propres. Et quelle guerre pour combattre les punaises ! Elles ont eu bien du mérite à nous tenir impeccablement propres... "

Extraits de la lettre de Mme C. Adrienne de Metz.

## REMERCIEMENTS

- A Monsieur COLLAND pour des documents d'après la Libération.
- A Madame ARMENGAUD pour des photos de l'atelier Henri SALMON, artisan du Montfort.
- A Raymond LABOIS pour des documents sur la période 1943-1950.
- A Monsieur et Madame MARTER pour des documents sur l'usine NERSON-SCERA.

## PROVERBES

### Février :

Soleil qui rit à la Sainte Eulalie  
Pommes et cidre à la folie

### Mars :

Taille tôt, taille tard  
Rien ne vaut la taille de Mars

### Avril :

Ne crois pas que l'hiver a pris fin  
Tant qu'Avril n'ait accompli son plein

### Mai :

La Sainte Angèle  
Ne craint plus le gel.



## ECRIVEZ-NOUS

Envoyez-nous des informations

Faites-nous part de vos réflexions

Proposez-nous des articles, des photos, des documents, etc.

## ADHESION OU READHESION

(À adresser à la Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

68, avenue de la République 93300 Aubervilliers

NOM.....Prénom.....

Adresse .....

Code Postal..... Ville.....

Numéro de téléphone (facultatif) .....

A envoyer avec un chèque bancaire ou un CCP d'un montant de Frs 60,00

	OUI	NON
Etes-vous intéressé(e) par la section généalogie	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Si vous désirez ne pas découper le bulletin vous pouvez nous adresser vos coordonnées sur papier libre

L'adhésion comprend le service gratuit d'un bulletin paraissant deux ou trois fois l'an et l'information sur toutes les activités de la Société.

## TABLE DES MATIERES

SCENES ET METIERS DE LA RUE DANS LES ANNEES 1930.....	4
IL Y A CINQUANTE ANS LA CROIX-ROUGE D'AUBERVILLIERS ETAIT AU MILIEU DES COMBATS .....	9
APRES QUELQUES RECHERCHES EN GENEALOGIE QUE DE SURPRISES !.....	12
COURRIER DES LECTEURS .....	15
REMERCIEMENTS .....	16
PROVERBES .....	16
ECRIVEZ-NOUS.....	17
ADHESION OU READHESION.....	17